

ou une consolation. Les enfants qu'il élevait, et qu'il appelait ses enfants toute l'année, une fois sortis de sa tutelle, l'oubliaient, comme fait le moineau franc qui a pris son vol. Donc, nul ne se rencontra à son départ pour lui tendre une main amie, et pour lui dire : — *Adieu, frère!*

Seulement, arrivé au bas du village, sur le bord du ruisseau qui va se jeter dans le Rhône en murmurant sa complainte inarticulée — à l'ombre des cinq noyers qui servent de confins à cette simple commune, Christophe trouva une femme qui était venue l'attendre en ce lieu, pour le voir une dernière fois. Cette femme, faut-il le dire? c'était la mère de Prosper. Pendant que chaque habitant du village s'enfermait ou courait aux champs, pour ne pas rencontrer le digne frère, la mère de Prosper était sortie de sa maison, et sur la route elle avait été attendre Christophe. Au moment où celui-ci allait franchir, en toute sûreté de conscience, ce Rubicon villageois qui le séparait encore du nouveau monde dans lequel il entrait, la mère de Prosper l'arrêta, et elle lui dit adieu d'un mot, d'un regard, d'un geste. Cela voulait dire : — Parlez de moi à mon fils, si jamais vous le retrouvez, Christophe! — Et le regard de Christophe voulait dire aussi : — Madame, je reverrai votre enfant, à coup sûr. Après quoi, elle remit à Christophe les provisions du voyage : un pain blanc, du veau froid, une bouteille bien remplie, quelques vieux écus de six francs tout neufs qu'elle avait conservés pour son fils. Le bon Christophe n'avait jamais vu tant d'argent; aussi l'idée ne lui vint pas que cet argent était pour lui; il pensa que tous ces gros écus étaient destinés à Prosper, et il les serra bien précieusement dans le recoin le plus caché de ses vieux habits.

— Adieu, mon fils! disait la mère de Prosper à Christophe. — Mon fils! jamais Christophe n'avait découvert dans ses plus beaux livres une plus enivrante parole. C'était tout un poème d'espérance, de charité et d'amour qui tombait sur son cœur : Adieu, mon fils! Alors Christophe devint hardi. — Adieu, ma mère! dit-il à la mère de Prosper. Puis, se mettant à genoux, et courbant la tête avec un saint respect : — Vous qui êtes la mère de Prosper, ma mère! bénissez-moi, lui dit-il.

Et il fut béni, en effet, sur la terre et dans le ciel.

Ma mère! ma mère! disait Christophe. C'était la première fois de sa vie qu'il prononçait ce mot-là : Ma mère! Cependant, à mesure qu'il marchait, la bénédiction de cette noble femme marchait devant lui, le protégeant de son ombre, comme la nue de Dieu protégeait les Hébreux dans le désert. A chaque instant son pas devenait plus léger, comme son esprit. Ce noble esprit sortait enfin de sa prison; il s'épanouissait au grand air, il prenait ses belles ailes de printemps. Christophe voyait enfin, non pas encore d'autres hommes, mais déjà d'autres troupeaux et d'autres arbres; il côtoyait le Rhône, et il lui semblait que déjà le Rhône prenait un air plus imposant; il allait voir une grande ville, enfin, il allait voir son supérieur, enfin!

Il marcha ainsi tout le jour dans le plus beau pays qui verdoie sous le soleil : riches vallées, opulentes campagnes, sources limpides, grande route animée, frais sentiers; dix belles lieues à parcourir quand on est jeune et tout chargé de poésie! — Si bien qu'arrivé à Lyon il se dit à lui-même : *Déjà!*

Il était tard lorsqu'il entra dans la ville, et au premier coup d'œil qu'il jeta dans ce vaste gouffre, il eut peur. Ce bruit, ce mouvement, cette poussière, ce nuage là-haut et là-bas, ces deux fleuves qu'il trouvait tout d'un coup sous ses pas, à la place du fleuve unique qu'il avait quitté, quelle épouvante! Il resta longtemps sur le pont, à voir ces deux eaux se heurter, s'attaquer, tourbillonner ensemble, prendre enfin leur parti, et se mêler au loin en grondant. Plus il avançait, et plus il était témoin d'incroyables merveilles : des voitures, des chevaux de luxe, des cris de joie, des femmes parées, des rumeurs sans fin et sans cause; il prêtait l'oreille, il ouvrait son cœur, il relevait la tête pour tout voir. Bientôt, le bruit de cette ville qui

le surprenait ainsi tout d'un coup lui fit oublier toute la fatigue de la journée. Il avançait dans ces mystères d'un pas sûr et ferme. Il eut bientôt arpenté toute cette longue allée de Perrache qui mène de la campagne lyonnaise à la ville. C'était le soir; le ciel était calme et pur, la lune jetait un grand éclat. Le soleil avait été chaud tout le jour. C'était partout du repos, de la promenade; c'étaient des éclats de joie, des chansons dans les rues, mille concerts dans les airs. Christophe, tout ému, se demanda en lui-même quelle était la fête qu'on célébrait.

Il arriva ainsi, tout en suivant la foule, au milieu de cette petite place des Célestins, entourée et parée et fêtée chaque soir comme une courtisane à la mode. Elle sent le vice et les fleurs, elle marie le son de la guitare au son de l'or, elle est entourée de joie et d'arbres verts; la fontaine murmure l'amour, le théâtre se remplit, les cafés étincellent, les femmes glissent en ce lieu légèrement vêtues, et dans un lointain vaporeux qui les fait paraître charmantes; ce sont des voix qui chantent, des ivrognes qui rient; ce sont mille sévères et joyeux propos d'argent ou d'amour. A Venise, cet endroit-là s'appelle la place Saint-Marc; à Paris, cela s'appelle le Palais-Royal.

Que devint Christophe par cette belle nuit et dans cette chaude atmosphère? Vous savez déjà que le vice glissait sur cette belle âme comme l'eau glisse sur le marbre de Paros, sans jamais le ternir. Christophe ignorait ce que c'est que le vice; il a vécu en l'ignorant. Quand donc il se vit arrêté, sans le savoir et sans le vouloir, dans ce beau lieu d'harmonie et de parfums, quand il se sentit vivre au milieu de toute cette vie à la fois calme et bruyante, passionnée et joyeuse; quand il entendit tous ces hommes qui se tendaient leurs mains, leurs âmes, leurs femmes et leurs verres, il fut sur le point de s'écrier, comme dans l'Évangile; — *Seigneur, nous sommes bien ici, dressons-y, s'il vous plaît, trois tentes!* En cet instant, il eut soif, il eut faim, et il voulut se reposer.

Il alla donc s'asseoir sur la dernière marche de la fontaine et dans l'angle le plus obscur. Là, tout en bénissant le ciel, il tira de son panier la bouteille de vin d'Ampuy, qu'il n'avait pas encore débouchée; il plongea sa bouteille dans le bassin de la fontaine, en souriant lui-même de sa sensualité; puis il étendit

sur la dalle, fraîche plutôt qu'humide, tous les trésors de sa corbeille: son pain blanc, son veau froid, son grain de sel, et il soupa avec l'appétit d'un jeune voyageur qui a marché tout le jour. En même temps, la fontaine chantait doucement à ses côtés; des voix de femmes chantaient au loin; — murmure et poésie, fraîcheur et repos, doux ombrages et beau soir! De temps à autre des femmes passaient, et leurs robes neuves fro-laient le pauvre dîneur; mais ces femmes ne le voyaient pas, tant elles devinaient qu'il était pauvre! De temps en temps aussi il prenait sa bouteille et il aspirait lentement cette douce chaleur, en se disant à lui-même: *Bacchum in remotis carmina fontibus*, et de temps à autre il se prenait à soupirer en pensant à Prosper.

Peu à peu cependant la nuit tombait; les oisifs s'en allaient, les chants s'arrêtaient, les lumières disparaissaient l'une après l'autre, la ville entière faisait silence. Christophe, quand il eut dîné, se demandait en quel lieu il passerait cette nuit, dans une ville où il n'avait pas même un élève. Dormir à la belle étoile, il n'eût pas mieux demandé; mais son manteau était si clair et si fragile! Cependant, il renfermait dans son panier les débris de son repas, et il murmurait, avec la reconnaissance des bons cœurs: *Gratias agimus tibi, Domine!* douce prière, faite tout exprès pour le pauvre, qui, dans sa reconnaissance, demande chaque jour son pain de chaque jour, et qui ne l'a pas tous les jours.

A la fin, le bon Christophe se souvint qu'il était un frère de la doctrine chrétienne, qu'il voyageait par ordre de ses supérieurs, et qu'ainsi il avait le droit de demander à ses frères de Lyon une place en leur lit, ou tout au moins une botte de leur paille. Restait seulement à savoir en quel lieu et dans quelle maison demeuraient ses frères de Lyon.

Justement, plusieurs jeunes gens, échauffés par le vin, sortaient à l'instant même d'une maison voisine. Mais, pour l'intelligence de la cruauté qui va suivre, il faut se rappeler que ceci se passait en pleine restauration. En ce temps-là, la réaction anti-royaliste et catholique était partout. La France n'en était plus à défendre la liberté de 1789 ou la gloire de 1815; elle se défendait contre la maison de Bourbon tout entière. Dans cette lutte entre le roi et

le peuple, entre l'autel et la nation, chacun apportait les armes qu'il jugeait les meilleures, ou plutôt chaque parti apportait toutes ses armes, car des deux côtés on voulait en finir. Ainsi le roi apportait son obstination, sa noblesse, son clergé, sa force au dehors, ses alliés tout prêts à repasser le Rhin... et qui ne l'ont pas repassé; le peuple apportait son esprit, son courage, sa faiblesse, son sarcasme, ses orateurs, son vieux Voltaire; mieux que cela, il apportait sa patience, cette arme de Dieu et des peuples, et grâce à laquelle il n'y a que Dieu et les peuples qui soient éternels.

Quand donc ces jeunes gens de Lyon, espèces de méridionaux goguenards et mal élevés, qui savaient toutes les chansons de Béranger par cœur, et qui avaient fait leurs études catholiques dans les livres de Benjamin Constant, découvrirent au milieu de cette place de joies et de fêtes, en ce lieu, à cette heure, un panier sous le bras (de ce panier sortait la bienveillante bouteille qui n'eût pas mieux demandé que d'aller se reposer aux lèvres d'un pauvre homme); quand donc ces jeunes gens aperçurent notre frère Christophe en longue soutane noire, en long rabat, la tête couverte du chapeau déshonoré de Basile, ils ne surent d'abord que penser. D'ailleurs, ce qui les rend quelque peu excusables, c'est que le pauvre Christophe s'offrit à eux dans la nuit sombre; ils ne virent ni sa figure ni son regard, ils ne virent que son habit et son ombre. Aussitôt ils pensèrent entre eux qu'ils allaient être les témoins acharnés, impitoyables et bienheureux de quelques-unes de ces énormités du clergé catholique, dont le journal d'opposition faisait ses délices chaque matin. Ils s'apprêtaient donc à aborder *M. l'abbé*, ne sachant pas encore quelle vengeance ils allaient en tirer, quand le frère Christophe, dans toute sa naïveté et dans toute l'innocence de son cœur, alla le premier au devant de ce piège cruel.

— Pardonnez-moi mon indiscretion, leur dit-il; je suis un pauvre frère ignorantin, messieurs, j'arrive à pied du village d'Ampuy; la nuit m'a surpris sous ces ombrages. De grâce, indiquez-moi la maison des frères de l'école chrétienne, que j'aie leur demander un asile pour cette nuit.

Ainsi il parla, et, sans nul doute, ce simple langage aurait apaisé de jeunes et innocents libéraux de sang-froid; mais

ceux-ci n'étaient pas de sang-froid, et, d'ailleurs, il se trouvait dans le nombre une de ces fortes têtes pour lesquelles on dirait que le *Dictionnaire philosophique* a été imprimé tout exprès à l'envers. Ces gens-là, après avoir été, dans leur ville natale, l'orgueil de leur famille et la terreur de leur commissaire de police, finissent toujours, d'ordinaire, par être d'excellents commis-voyageurs quelque part.

Ce fut donc l'homme d'esprit de la bande qui répondit au frère Christophe.

— Mon frère, lui dit-il très-poliment, vous ne pouviez pas mieux vous adresser et plus à propos: la maison que vous demandez est voisine; elle est pleine de frères et de sœurs qui seront trop heureux et trop heureuses de donner l'hospitalité à vous, à votre bouteille et à votre panier. Je serai donc très-flatté, mon frère, de vous servir de guide, s'il vous plaît.

En même temps il marchait devant Christophe et, celui-ci, simple et bon, qui plus d'une fois avait fait à pied des lieues entières pour remettre dans sa route un voyageur égaré, suivait ce jeune homme. Après quelques détours, ils arrivèrent à la porte d'une maison qui eût paru d'assez triste apparence pour tout autre que pour le frère Christophe. Au premier coup de marteau, une vieille femme vint ouvrir.

— Ma sœur, dit le loustic de la bande, je vous amène un pauvre frère ignorantin qui demande à passer la nuit dans votre maison.

Christophe, arrivé au bout de ses peines, prit congé de ses nouveaux amis, et ceux-ci, en se retirant, lui disaient tout haut:

— Bonne nuit, monsieur l'abbé! bonne nuit, monsieur l'abbé!

La vieille femme, qui avait ouvert la porte de cette maison au frère Christophe, le fit entrer sans mot dire dans une fort petite chambre, assez mal meublée en velours d'Utrecht tout passé; ce velours recouvrait tant bien que mal deux ou trois fauteuils et un vieux canapé vermoulu qui à coup sûr avait servi, dans un jour d'orgie et de sang, à Dubois de Crancé, l'infâme terroriste, et sur lequel s'étendit dans toute son innocence le frère Christophe, noir sans avoir fait sa prière, à genoux devant je ne sais quelle horrible nudité rouge et violette. que le bon

frère avait prise pour quelque madone de l'Italie. Sa prière fut calme et longue : il remercia le ciel, qui l'avait protégé dans tout ce voyage. En effet, n'avait-il pas trouvé sur le bord du ruisseau la mère de Prosper qui lui avait donné son pain et sa bénédiction ? N'avait-il pas rencontré, tout le long de son chemin, des oiseaux qui chantaient, et des hommes qui labouraient, et des fontaines jaillissantes, et de l'ombre sous les vieux arbres ? — de si beaux tapis de verdure à sa gauche et à sa droite ; et au-dessus de sa tête un beau soleil tout joyeux qui le regardait ? Et une fois arrivé dans cette grande ville dont il n'avait aucune idée et qui de loin lui rappelait Babylone et Ninive, les deux cités anéanties sous le souffle de Dieu, n'avait-il pas trouvé que tout était calme et bienveillant autour de lui ? n'avait-il pas retrouvé le Rhône, son beau fleuve ? Et qui donc, sinon la Providence, l'avait conduit, comme par la main, dans cet Élysée d'harmonie et de joies, et de chansons avec accompagnement de lyres célestes, sous ces ombrages frais où il s'était assis, où il avait pris son repas du soir ? Et qui donc lui avait amené tout exprès ces bons jeunes gens pour lui indiquer cette maison hospitalière, la maison de ses frères ? Et maintenant ils dorment, ajoutait-il, mais leur maison est restée ouverte pour moi, et ils m'ont reçu dans leur plus riche intérieur, les bons frères ! Demain nous dirons en commun la prière du matin.

Ainsi priant, ainsi rêvant, frère Christophe s'arrangea de son mieux sur le canapé souillé, qu'il recouvrit de son manteau. Bientôt il s'endormit comme s'endort toute conscience honnête, tout noble cœur, toute pensée pure et bienveillante à vingt-cinq ans.

III

LA MORT DE LA FILLE DE JOIE

Il dormait à peine depuis un quart d'heure, le noble et chaste jeune homme, quand il fut réveillé en sursaut par une étrange

vision : il lui sembla que dans sa chambre était entrée — une femme ! Oui, par Satan ! une impudique femme toute nue ! toute nue, les cheveux épars sur tout son corps, excepté sur sa gorge ; elle tenait à la main un flambeau qui jetait sur son visage tout rouge l'épais nuage d'une fumée infecte. Cette créature de l'autre monde essayait en vain de sourire, le sommeil fermait ses yeux. Je ne sais quoi de blanc et d'huileux lui servait de robe entr'ouverte. C'était un démon, à coup sûr, c'était un fantôme, pour le moins. Jamais Christophe, le simple et naïf Christophe, n'avait vu, même dans les plus obscènes pages de l'antiquité, qu'il avait lues avec tant d'innocence, quelque chose de plus affreux et de plus immonde. Cette masse horrible n'était d'aucun sexe et d'aucun pays et d'aucun âge ; c'étaient des chairs mal taillées, mal nourries et pantelantes ; c'était, sur son visage, un fard crasseux et sans éclat ; c'était, sur toute cette créature anéantie, une misère si profonde et une saleté si abominable, qu'il eût fallu un œil beaucoup plus exercé pour découvrir d'un seul regard le vice primitif que recouvrait ce tuf de hideuse et crasseuse pauvreté. Oh ! l'horreur ! oh ! l'épouvante ! Lui, cependant, il s'était dressé sur son grabat de velours, et il était là, ébahi, stupéfait, confondu ; — il regardait, il attendait !

Quand il fut ou quand il parut être tout à fait réveillé, il entendit ce fantôme livide qui semblait lui parler ; mais c'étaient des paroles aussi étranges que la bouche qui les proférait. Évidemment, ces paroles et cette bouche étaient faites l'une pour l'autre ; car toute autre bouche qui les eût prononcées se fût flétrie à l'instant même. Alors le pauvre frère, ne pouvant pas regarder et écouter à la fois ce fantôme crapuleux qui le regardait et qui lui parlait, ferma les yeux. — Quand il eut fermé les yeux, il s'aperçut qu'on lui tenait un langage inintelligible, et il cherchait en lui-même à quelle langue d'enfer pouvait appartenir ce dialecte. A tout ceci, il ne voyait plus que fange, ordure, blasphème, infection, malédiction, la lèpre étendue sur la prostitution de carrefour !

Déjà cependant, en dehors de cette caverne, une certaine rumeur se faisait entendre. Les jeunes gens de la ville qui avaient servi de guides au bon frère, très-heureux du succès présumé de leur bonne plaisanterie, avaient été en faire part à leurs amis